LES CARTHAGINOIS, LES TYRRHÉNIENS OU ÉTRUSQUES, LES LI-GURIENS OU LIGURES, LES PEUPLES DE L'AFRIQUE MÉRIDIO-NALE.

Pour fixer tout d'abord la place que Carthage occupe dans les annales de l'antiquité, nous dirons que l'élément politique, que nous voyons déjà surgir chez les Phéniciens, se fait jour, de plus en plus, dans le commerce de cette grande et infortunée rivale de Rome. C'est de ce point de vue que partiront nos investigations, qui comprendront en même temps les nations avec lesquelles les Carthaginois ont entretenu des relations, c'est à dire les Tyrrhéniens, les Ligures et le midi de l'Afrique.

Ce n'est point par une rupture violente que Carthage s'affranchit de la métropole; son indépendance fut le résultat de la nécessité amenée par les événements. Entre la ville de Tyr et ses colonies existaient des rapports de bonne amitié, basée sur une origine commune et les sympathies religieuses; ces rapports disparaissaient devant les inflexibles exigences de la politique. La position respective de Carthage et de sa métropole avait déjà changé à l'époque où Cambyse, après avoir conquis l'Égypte, voulut envoyer la flotte de Tyr contre ses colonies. Les Phéniciens refusèrent d'obéir; ils disaient qu'en combattant contre leurs propres enfants, ils croiraient violer les droits du sang et de la religion. Hérodote, qui raconte ce trait, ajoute que Cambyse dut renoncer à la conquête qu'il convoitait. Ceci nous prouve que Tyrn'était pas l'esclave du roi des Perses, qu'elle n'était que tributaire, tandis que Carthage jouissait d'une indépendance complète. C'est à partir de ce moment, c'est à dire depuis que la mère patrie se trouvait soumise à une domination étrangère, que la colonie tyrienne prit un essor énergique, favorisé par ces grandes et glorieuses luttes des Hellènes contre les invasions de Darius et de Xerxès.

Même au temps de sa prospérité, Tyr restreignait sa

domination aux côtes méridionales de la Méditerranée, se soustrayant avec une prudente persévérance à toute collision avec ses rivaux, et bornant son ambition à trafiquer et à jouir en paix. Voilà pourquoi les colonies des Hellènes purent s'établir sans obstacle dans la basse Italie et dans la Sicile, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans l'exposé historique des progrès de la géographie et de la navigation. Selon le témoignage de Thucydide : « Les Phéniciens occupaient les caps de la Sicile et les îlots voisins. Les Grecs étant venus les attaquer, ils prirent la fuite et se concentrèrent à Motya, à Soloes (Solanto) et à Panormes (Palerme) où la côte se rapproche de Carthage. " Ce qui prouve que ces fuyards ' n'étaient pas des Carthaginois, ce sont les guerres que cette puissante colonie phénicienne soutint contre les Grecs, qui lui disputaient la possession de l'île, notamment contre les Phocéens [536 ans avant Jésus-Christ] et, quelques années plus tard, contre Dorieus, fils d'un roi de Lacédémone, qui avait fondé une colonie aux confins de leur territoire vers l'est, sur le fleuve Kinyps, chez les Maces. Avec l'aide de ce dernier peuple, les Carthaginois lui firent, pendant trois ans, une guerre acharnée, le chassèrent du pays et le poursuivirent en Sicile, où il fut tué [509]. Ce fut donc grâce aux efforts des Carthaginois que cette tentative de colonisation échoua. Cent cinquante ans avant, les Grecs avaient pu s'établir, d'abord dans l'île de Platée, et enfin sur le continent, à la pointe qui s'avance dans la mer entre la Sicile et le Péloponèse; ils fondèrent Cyrène, dans la position la plus favorable pour le commerce avec l'Égypte et le midi de l'Afrique, jusqu'en Ethiopie. Ceci nous indique l'époque où Tyr renonçait à

(Note du Traducteur.)

¹ L'auteur combat ici une assertion de Heeren, qui dit, en parlant du passage de Thucydide, que le commencement se rapporte aux Phéniciens et la fin aux Carthaginois. Il faut bien avouer que le texte de l'historien grec est obscur, le mot Φοινίκη, ainsi que le fait remarquer Heeren, s'applique toutaussi bien aux Carthaginois qu'aux Phéniciens proprement dits.

l'ouest et où Carthage suivait ses traces; les faits suivants ne laissent pas le moindre doute à cet égard. Les premières colonies fondées par la Grèce à l'ouest, ne furent point inquiétées; Colaeus pénétra même jusqu'à Tartessus, car alors le commerce de ces contrées était entre les mains des Tyriens; dès que Carthage s'en fut emparée, l'existence des établissements fut compromise et l'ouest finit par se fermer pour les Grecs. La lutte entre cette république et les Phocéens qui, après avoir émigré de l'Asie-Mineure, s'étaient établis dans l'île de Corse, marque une révolution dans l'histoire commerciale de toute la Méditerranée, dont les Grecs et les Carthaginois se disputaient dès lors l'empire. Ce qui fait ressortir surtout l'immense portée de cet évènement, c'est 'que vingt ans auparavant (dans la 50° olympiade, vers 580 avant l'ère chrétienne, une colonie grecque s'établit à l'île de Lipari, qu'elle eut continuellement à se défendre contre les attaques des Tyrrhéniens et qu'elle n'en prospéra pas moins ; qu'elle remporta d'éclatantes victoires et qu'elle envoya de riches présents, prélevés sur le butin, à l'oracle de Delphes. Si dès cette époque Carthage s'était sentie en force, elle n'eût pas manqué d'expulser ces nouveaux venus. D'un autre côté il eût été facile aux Tyriens de se débarrasser de cette colonie si cela était entré dans leurs vues; car ils avaient des établissements en Sicile et ils possédaient l'île de Mélite (Malte), station importante avec d'excellents ports de mer; ils y avaient des tisseranderies célèbres, qui se sont conservée s fort longtemps; et ils étaient maîtres de l'île de Gaulos (Gozzo) et de Carcée ou Karkeia (Comino). Avec de telles ressources, qui leur permettaient de réunir une puissance formidable, les Tyriens n'eussent pas toléré le voisinage des colonies grecques, s'ils avaient été un peuple conquérant, Carthage, qui avait grandi sous l'aile protectrice de sa pacifique métropole, entre dans la carrière avec des vues toutes différentes. Il est vrai que les temps étaient bien changés.

Sur toute cette immense Méditerranée, les Tyriens n'avaient point eu de rivaux à craindre ; ils pouvaient voir sans s'alarmer les Grecs s'étendre vers le nord et vers l'ouest, sur les côtes de l'Europe jusqu'en Italie et en Sicile; il leur restait encore un espace assez vaste pour que leur commerce pût s'y déployer à l'aise. Mais quand les Carthaginois prirent la place des Tyriens, ils trouvèrent les Grecs puissants et actifs; ils trouvèrent les Tyrrhéniens qui poursuivaient avec énergie les intérêts de leur négoce; ils trouvèrent enfin les Ligures, qui dans l'origine occupaient la côte des Gaules jusqu'en Italie, qui plus tard furent restreints au territoire (actuel) de Gênes et qui dès cette époque sans doute lançaient leurs frêles embarcations jusque sur la côte africaine. C'est au milieu de cette complication de rapports que Carthage parut sur la scène du monde. Il n'est pas hors de propos de jeter un rapide coup d'œil sur les Ligures et les Tyrrhéniens, dont le commerce nous offre l'occasion de parler de l'ambre jaune, précieux et mystérieux objet de luxe chez les anciens.

Gênes était le grand entrepôt des Ligures; ils y apportaient du bois de construction qu'ils coupaient dans les Alpes, du bétail, des chevaux, des mules, des peaux, du miel, de la laine, des chlamydes, etc.; en échange ils prenaient de l'huile et du vin. Il paraît que leurs plus fortes expéditions se faisaient par la voie de terre; c'est du moins ce que semble indiquer la tradition qui dit qu'Hercule traça une route dans leurs montagnes. Diodore nous apprend que les marchands ligures visitaient la Grèce; peut-être passaient-ils en Asie : ce qui nous autorise à le croire, c'est que Thémistocle, s'étant enfui d'Athènes, traversa l'Epire, sous la conduite de deux jeunes Ligures, et arriva à un endroit de la côte où il s'embarqua pour la Perse. Il y a toute apparence que les marchands ligures se procuraient l'ambre jaune sur les bords de la Baltique et l'apportaient aux bouches du Pô; c'est sur cette rivière, en effet, que les traditions grecques placent les plus anciens entrepôts de ce commerce. Au ve siècle avant notre ère, on y connaît Hatria et Spina. Du temps de Pline l'Ancien, l'ambre jaune arrivait par la Pannonie. On y transportait aussi l'étain par la voie de terre : une tradition fait mention d'une mine stannifère dans une des îles aux embouchures du Pô. Il est possible qu'après la fondation de Marseille, le trafic de ces deux objets ait changé de direction. La navigation des Phéniciens sur la Baltique est révoquée en doute, comme nous l'avons dit, mais on affirme que dès le temps d'Homère, l'ambre jaune arrivait par la voie de terre 1; on a tout lieu de croire qu'il était importé en Grèce par les Phéniciens. qui le recevaient des Tyrrhéniens et des Ligures.

Les Tyrrhéniens ou Etrusques eurent une civilisation précoce. Ce peuple qui était spirituel et riche, qui avait le goût des arts et des spéculations mercantiles, avait jadis régné sur la Méditerranée; il a laissé son nom à la partie de la mer comprise entre la Corse et la Sicile. Ces marchands artistes menaient une vie sensuelle, opulente, et toute resplendissante de luxe; ils s'habillaient de riches étoffes; sur leurs tables somptueuses étincelaient des vases d'or et d'argent. Leurs fabriques et manufactures fournissaient des tapis brodés, des tentures, des sandales aux attaches dorées; leur poterie jouit encore aujourd'hui d'une célébrité universelle; ils étaient sculpteurs, ils façonnaient l'or, l'argent et l'airain avec une délicatesse, une élégance, une perfection sans pareille.

Les commencements de l'activité commerciale des Ligures et des Etrusques, disparaissent dans la nuit des siècles primitifs. Hercule tyrien visita leur pays, ce qui semblerait indiquer d'anciennes relations avec la Phénicie. Les Tyrrhéniens sont d'abord pirates; tout peuple navigateur débute par là dans l'antiquité; ce métier n'avait rien que de glorieux. Tout tremblait devant ces intrépides écumeurs des mers;

les Grecs eux-mêmes évitaient leur rencontre avec une prudence qui étonne. Sous cette piraterie infatigable et impitoyable des Etrusques n'y avait-il pas quelque dessein caché? Etait-ce simplement un brigandage brutal sans autre but que le vol à l'aide de l'assassinat? Cette question n'ayant pas encore été posée, n'a pu être discutée jusqu'ici. Pour la résoudre, rapprochons les faits; si peu nombreux qu'ils puissent être, ils suffiront pour nous guider dans nos recherches. En 475 avant notre ère, nous trouvons la nation étrusque en guerre avec Cumes, la célèbre colonie grecque dans la basse Italie, et avec son allié Hiéron, tyran de Syracuse; leurs forces combinées remportent un avantage signalé sur la flotte tyrrhénienne. S'il faut en croire Pindare, le chantre officiel des hauts faits d'Hiéron, cette brillante victoire aurait sauvé l'Italie.

En 453 et 381, les tyrans de Syracuse prennent de nouveau les armes pour réprimer les brigandages de leurs anciens ennemis. De 415 à 413 (avant Jésus-Christ), dans leur malheureuse expédition contre Syracuse, les Athéniens sont appuyés par les Etrusques, qui, plus tard, envoient une flotte de dix-huit vaisseaux au secours d'Agathocle. Ici leur politique est nettement accusée : dès qu'une puissance prend le dessus, ils lui font la guerre, sauf à venir à son aide par la suite; c'est un système de bascule qui finit par les écraser. Ils se faisaient illusion sur ce rôle de médiateur ou de surveillant qu'ils s'étaient arrogé et qu'ils soutenaient par leurs brigandages. Ce rôle, les Etrusques le suivent jusqu'au bout; après la mort d'Alexandre, l'île de Rhodes, à son tour, excité leur colère. De tout ceci on peut conclure que la piraterie n'était pour eux qu'un moyen politique; autrement on ne pourrait la comprendre chez un peuple aussi civilisé. D'ailleurs à côté de ces violences, il y a des traités avec divers états. C'est ainsi qu'il y eut une transaction entre les Tyrrhéniens et les Carthaginois, à l'effet de fixer les articles d'exportation, d'assurer assis-

¹ Voy. C. O. MULLER, Les Etrusques, t. I, p. 280.

tance et protection aux étrangers, etc. De pareilles conventions, qui réglaient les intérêts réciproques, avaient sans doute autant d'importance pour les Carthaginois que pour les Etrusques. Il est évident que dès lors les deux nations suivaient ce que nous appelons aujourd'hui une politique commerciale. Il y a tout lieu de croire que c'est à la suite d'un traité de ce genre que les Etrusques prirent possession de l'île de Corse, qui avait de l'importance comme station navale ainsi que par ses produits, tels que la cire, le miel, la résine, etc.

Le sol de l'Etrurie fournissait tous les matériaux pour la construction des vaisseaux : toutefois à certaine époque, on préférait au bois indigène les arbres gigantesques de la Corse. Les quilles se faisaient avec les hêtres du Latium. La culture du chanvre, fort ancienne dans le pays, procurait de la toile à voiles. On élevait du bétail, des porcs; l'agriculture enrichissait les habitants; on exportait des céréales à Rome. La poterie, les vases et coupes d'airain, la chaussure et autres objets de luxe ou d'art étaient répandus dans toute la Grèce. On importait l'encens qui se consommait en grande quantité dans les sacrifices, l'ivoire et sans doute des métaux précieux pour les ouvrages d'orfévrerie. On n'avait que des monnaies en cuivre, basées sur le système décimal, qui trouve son explication dans les croyances religieuses. Pour le trafic intérieur, les marchés se tenaient auprès des temples comme dans l'Inde et en Égypte. Les marchands profitaient de l'affluence du peuple, les jours de fête, pour y mettre en vente leurs denrées; c'était là que chacun allait faire ses provisions. Les foires étaient fréquentées même en temps de guerre. Les places les plus suivies pour le commerce maritime étaient Pise, Populonium, Caere, et surtout Atria et Spina, à l'embuchure du Pô.

Nous avons vu que diverses nations disputaient aux Carthaginois la suprématie commerciale. Le temps était loin où les Tyriens l'exerçaient sans concurrence et sans combat, par la seule influence de leurs pacifiques expéditions. Les rivaux les plus dangereux des Carthaginois étaient les Grecs, peuple actif, intelligent et spirituel. Leur ascendant moral assurait leur domination partout où ils s'établissaient, et leurs navires s'aventuraient jusqu'à Tartessus. Pour se maintenir contre des concurrents aussi redoutables et contre les Etrusques qui ne l'étaient guère moins, il eût été imprudent aux Carthaginois de trafiquer au hasard et selon la chance du jour : ils durent songer à assurer leur position soit par la force des armes, soit par les traités. On voit que dès lors la politique internationale reposait sur des rapports très compliqués. Rien ne se développe plus rapidement que la politique, pourvu qu'une nation ait la perception claire et nette de ses intérêts.

Nous avons mentionné les deux traités qui étaient intervenus entre Carthage et les Tyrrhéniens; l'histoire nous a conservé deux autres conventions qu'elle avait conclues avec Rome. La première date de l'année 509 avant Jésus-Christ; c'était l'époque où les Carthaginois prenaient pied en Sicile et ruinaient les établissements des Hellènes. Les relations régulières de la Grèce avec cette île et l'Italie paraissent avoir cessé dès lors. En effet, nous voyons que Gélon, attaqué par les Carthaginois, appelle vainement les Grecs à son secours; il dut combattre seul et la victoire se déclara pour lui. La victoire de Gélon sauva les cités grecques de la Sicile et arrêta les envahissements de leur ennemi commun. La lutte continua avec des chances diverses et les deux rivales finirent par tomber au pouvoir des Romains. On sait que Scipion versa des pleurs sur le sort de Carthage. A l'aspect de l'incendie qui consumait cette ville naguère si florissante 1, il songea aux révolutions des empires et prononça ces

¹ Châteaubriant, Itin. de Paris à Jérusalem, t. III, p. 156. — Le vaisseau sur lequel j'étais parti d'Alexandrie, étant arrivé au port de Tunis, nous jetâmes l'ancre en face des ruines de Carthage; je les regardais sans rouvoir deviner ce que c'était; j'apercevais quelques cabanes de Maures, un ermitage musulman

trente coudées de haut sur trente pieds de large.

vers d'Homère en les appliquant aux destinées futures de Rome : " Un temps viendra où l'on verra périr et les sacrés murs d'Ilion, et le belliqueux Priam, et tout son peuple."

L'esprit et les tendances qui guidaient Carthage dans son commerce extérieur dirigeaient également ses rapports avec

ses possessions et dépendances.

La grande Leptis avait dû son origine à un parti mécontant émigré de Sidon; Carthage fut fondée par des Tyriens qui avaient quitté la mère patrie pour la même cause. Les Phéniciens avaient choisi pour leurs colonisations les côtes occidențales (de la Méditerranée) qui débordent la côte de l'est et s'avancent au nord vers l'Italie et la Sicile. D'après la chronologie ordinaire l'établissement de Carthage date de l'année 878 avant l'ère vulgaire, et ne précède par conséquent que d'un siècle et demi la naissance de la plus ancienne colonie de la Sicile ou de la basse Italie. C'est dans l'intérieur d'une vaste baie (le golfe de Tunis) 1, que les Tyriens émigrés choisirent l'emplacement de la nouvelle cité, entre le cap Bon à l'est et le cap Zibib à l'ouest. De la côte occidentale du golfe s'avance une presqu'île, ayant un demi-mille allemand de large; ce fut sur cette presqu'île que s'éleva Carthage. Une étroite bande de terre, se projetant vers l'ouest, formait un double port : l'un pour les bâtiments marchands, l'autre pour les vaisseaux de guerre; c'était en même temps une barrière qui fermait le lac. Du côté de la mer un seul mur protégeait la ville; sur la langue de terre, la citadelle de Byrsa dressait ses formidables remparts qu'ap-

sur la pointe d'un cap avancé, des brebis paissant parmi des ruines; ruines si peu apparentes, que je les distinguais à peine du sol qui les portait; c'était là Carthage. Châteaubriant, l. c.p. 177. (Note du Traducteur.)

(Note du Traducteur.)

Toujours marchands et toujours pacifiques, les Phéniciens n'étaient pas venus s'établir les armes à la main; ils avaient acheté le terrain pour une redevance annuelle; il est vrai qu'ils cessèrent de la payer dès qu'ils furent les plus forts. Les commencements de la brillante fille de Tyr sont obscurs. Nous ne savons par quels efforts, par quels exploits elle devança de si loin les autres colonies. Les naturels du pays devinrent bientôt à leur tour tributaires ; ce fut là sans doute le commencement de sa suprématie sur les autres cités phéniciennes. En effet, avant de pouvoir s'élever au rang d'une grande puissance politique, il fallait que Carthage se fût assuré la domination sur ses voisins; c'étaient des peuples agriculteurs qui payaient leur tribut en céréales. L'approvisionnement de la ville étant assuré, elle put entretenir une armée; les recrues étaient fournies par les peuplades libres du voisinage. On désignait sous le nom de Libyens les sujets des Carthaginois; les autres tribus africaines étaient appelées Numides ou Nomades. Selon le témoignage d'Hérodote elles étaient éparpillées sur la côte septentrionale depuis l'Égypte jusqu'à la petite Syrte; puis venaient des peuples laboureurs qui sans doute devaient leur civilisation aux Phéniciens. Parmi les peuplades vivant sur le territoire de la république, quelques unes s'étaient mélangées avec les Carthaginois; c'était ce qu'on appelait Libyphéniciens 1.

Carthage s'assura la domination sur toutes ces tribus et peuplades par un vaste système de colonisation qui lui offrait en outre l'avantage de se débarrasser de la partie indigente

Le lac de Tunis pouvait servir de port aux flottes des anciens; aujourd'hui une de nos barques a bien de la peine à le traverser sans échouer. Il faut avoir soin de suivre le principal chenal qu'indiquent les pieux plantés dans la vase. Châteaubriant, Itinér. de Paris à Jérusalem, t. III, p. 118.

¹ On appelait Libyphéniciens la population mélangée des villes maritimes; les Phéniciens en formaient la classe deminante; mais soit par alliance, soit par des services rendus, soit à la suite d'un long séjour, les indigènes pouvaient s'y faire admettre. Carthage elle-même faisait partie des villes Libyphéniciennes. MANNERT, Géogr. des Etats barbaresques; trad. en français par Marcus et Duesberg, p. 253. (Note du Traducteur.)

et turbulente des habitants. On ne saurait déterminer avec précision les limites du territoire de Carthage; il s'étendait à l'ouest jusqu'aux tribus nomades, avec lesquelles on ne maintenait la bonne intelligence que par diverses concessions. D'un autre côté, toute cette série de villes et de places depuis la Grande Syrie jusqu'aux colonnes d'Hercule était au pouvoir de la république : c'est un fait incontestable. Nous savons qu'Annibal laissa des troupes sur ces divers points, avant de marcher contre les Romains. On mentionne en particulier les villes métagonites, dans les environs du cap Metagonium, aujourd'hui Cabo di Ferro près de Bone, dans la province de Constantine. Mais c'étaient des endroits isolés sur la côte, et la domination des Carthaginois ne s'étendait pas au delà dans l'intérieur des terres. On sait positivement qu'Hippo-Regius, la résidence du roi de Numidie, ne leur a jamais appartenu. Leur territoire ne s'étendait donc point jusque là, c'est à dire jusqu'au 6º degré de longitude est '.

Au sud et à l'est, la démarcation est moins incertaine. Des terres fertiles s'étendaient le long de la côte, sur une largeur de trente-six milles; leurs habitants, peuple agriculteur, étaient le principal soutien de la puissance des Carthaginois. La partie septentrionale de ce district, le plus riche et le plus fertile de tout le territoire, s'appelait Zeugitane c'est là que s'élevaient Carthage, Hippo-Zarytus, Utique Turis, etc.: dans l'intérieur Vacca, Bulla, Sikka et Zama, devenue fameuse par la victoire de Scipion. Au sul de la Zeugitane s'étendait le Byzacium, dont le nom remontait aux anciens habitants qui s'appelaient Byzantes. Sur la côte nous avons également de grandes et florissantes cités: Adrumète, la

petite Leptis, Tysdrus, Tacape. Une contrée célèbre par sa fécondité et qu'on appelait Emporia, avoisinait la petite Syrte: "Ce pays, dit Scylax, abonde en troupeaux, et les habitants sont les plus riches de tous. "Les Carthaginois y avaient des magasins pour les troupes de la capitale; ils attachaient une grande importance à cette région qui était toujours exposée la première aux invasions de l'ennemi.

Plus loin, vers l'est, s'étendait le long de la mer, sur une longueur de cent milles géographiques environ, une étroite bande de terrain, habitée par les Nomades; les bas fonds y rendaient la navigation difficile et dangereuse. C'était ce que l'on appelle le pays des Syrtes (le Beylik de Tripoli). Hérodote nous en fait connaître les habitants. Ce sont les Auséens et les Machlyes; les Lotophages i, puis les Gindanes, au sud, et les Maces à l'est des Lotophages; enfin à l'extremité orientale, les Nasamons. La limite était marquée par les autels des Philènes, sur la Grande-Syrte laujourd'hui golfe de Sidra). Cette vaste étendue de côtes offre quelques grandes localités : Zouchis, sur un golfe ou lac de 400 stades de circuit, avec des teintureries, salaison de poisson; Abrotonum, la Grande-Leptis ou la Nouvelle-Ville, qui payait aux Carthaginois un talent par jour; puis Aspis, le meilleur port de la Grande-Syrte; puis le fort d'Euphrantas, l'ancienne limite entre le territoire carthaginois et Cyrène; puis enfin Charax; les contrebandiers de Carthage y échangaient du vin contre le silphium, dont l'exportation était prohibée à Cyrène.

¹ Quoiqu'il n'y eût point ici, à ce que je crois, de ligne de démarcation bien fixe, on ne peut cependant trop se tromper en la plaçant sous le méridien du 6e degré de longitude. Au édelà de cette ligne était situé Hippo-Regius. HEEREN, trad, française. (Note du Trad.)

Le lotus dont il est question ici (Ramnus lotos, Lin.), est différent de celui qu'on trouvait en Egypte et dans la Cyrénaïque. Dans les temps historiques ce peuple se nourrissait encore du fruit de cet arbrisseau; le fait dont parle Homère (Odyssée, xiv, 299) n'est donc point une invention poétique : il fournit la preuve que dès le temps d'Homère, on connaissait ces plages lointaines. Mannert, Géogr. des Etats barbaresques. (Note du Traducteur.)